

**LE REVE DE L'AILLEURS DANS *SALIDA ILEGAL* (2017) DU CUBAIN  
PEDRO RAMIREZ GONZALEZ ET *LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE* (2003)  
DE LA SENEGALAISE FATOU DIOME : UN REGARD CROISE**

**THE DREAM OF ELSEWHERE IN *SALIDA ILEGAL* (2017) BY CUBAN DIRECTOR  
PEDRO RAMÍREZ GONZÁLEZ AND *THE BELLY OF THE ATLANTIC* (2003) BY  
SENEGALESE DIRECTOR FATOU DIOME: A CROSS-SECTION**

Gélase KOUMBA  
UOB/FLSH/DEILA/CERILA

**Résumé**

L'étude compare *Salida ilegal* de Pedro Ramírez González et *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, deux romans dépeignant la migration clandestine à partir des contextes culturels et géographiques cubain et sénégalais. Les auteurs analysent les espoirs, les risques et les désillusions des migrants, tout en critiquant les inégalités mondiales qui motivent ces départs. Une approche croisée révèle leur déconstruction du «rêve de l'ailleurs».

**Mots clés :** Immigration, migration, illusion, désillusion, Cuba, Sénégal

**Abstract:**

The study compares *Salida ilegal* by Pedro Ramírez González and *Le Ventre de l'Atlantique* by Fatou Diome, two novels depicting clandestine migration from the cultural and geographical contexts of Cuba and Senegal. The authors analyse the hopes, risks and disappointments of migrants, while criticising the global inequalities that motivate these departures. A cross-cultural approach reveals their deconstruction of the «dream of elsewhere».

**Key words:** Immigration, migration, illusion, disillusionment, Cuba, Senegal

**INTRODUCTION**

Les romans *Salida ilegal* (2017) de l'écrivain cubain Pedro Ramírez González et *Le ventre atlantique* (2003) de l'écrivaine sénégalaise Fatou Diome abordent tous deux la thématique du rêve de l'ailleurs, mais le font à travers les contextes et perspectives différents. Dans les deux romans, l'ailleurs, c'est-à-dire les Etats-Unis pour *Salida ilegal* et l'Europe pour *Le ventre de l'Atlantique*, représente un mythe d'un mieux-être, mais aussi une quête de liberté, d'opportunités et de nouvelles vies. Bien que ces auteurs aux origines distinctes partagent des thèmes communs liés au rêve de l'ailleurs (l'émigration, désir de quitter un environnement perçu comme hostile ou insatisfaisant), leur perception est influencée par les réalités socioéconomiques respectives et leurs récits spécifiques. Alors que Pedro Ramírez González à travers son roman *Salida ilegal* présente une quête de liberté des migrants cubains face à l'oppression politique du régime communiste cubain, Fatou Diome, à travers *Le ventre de l'atlantique*, dépeint un rêve d'ascension sociale des jeunes sénégalais, alimenté par l'illusion de l'Occident comme terre de prospérité. Dans cette communication, nous nous proposons de faire un regard croisé de l'analyse de ces deux romans. Ce regard croisé permet d'examiner comment les deux auteurs, issus certes de contextes géographiques, géopolitiques et culturels différents (Cuba et Sénégal), présentent l'illusion de l'ailleurs rêvé, et mettent en lumière la désillusion liée à l'expérience migratoire.

## I-L'AILLEURS: UN ESPACE IDEALISE DE LIBERTE ET DE REUSSITE DANS LES DEUX ROMANS

### I-1. Dans *Salida ilegal*

Dans le roman *Salida ilegal*, Pedro Ramirez González raconte l'histoire de jeunes cubains qui cherchent à fuir leur pays pour rejoindre les Etats-Unis, où ils espèrent trouver une vie meilleure, loin de l'oppression politique, des difficultés économiques, et de la pauvreté engendrée par le régime communiste cubain. Cette migration est avant tout un acte de résistance contre ce système autoritaire de l'île et une quête de liberté. La fuite en mer à bord des embarcations de fortune, est aussi pour ces jeunes migrants un acte désespéré mais déterminé de se libérer du carcan politique répressif et économique que représente la situation de Cuba. Le narrateur Pedro Ramirez l'exprime en ces termes:

Siempre alojé un fuerte sentimiento de repulsión dirigido contra el sistema comunista implantado por Fidel Castro y su jauría en este país. O, mejor sería decir que ellos me obligaron a odiarles desde niño, cuando a penas comenzaba en el preescolar, si, cuando solo contaba cinco años de edad. Mi madre ya en esa lejana fecha se había convertido al cristianismo y practicaba con devoción su creencia en el seno de la congregación de los «Testigos de Jehova». Dada la inflexible postura de estos en cuanto a participar en actos políticos, eventos militares hasta su negación a saludar símbolos nacionales fueron objetos de todo tipo abusos y atropellos por parte del gobierno implantado el 1<sup>er</sup> de enero 1959 [...] Recuerdo mis primeros días de preescolar, la maestra presionandome cada mañana para que saludara la bandera, cantara el himno nacional y dijera a coro con los demás alumnos el lema pioneril «pioneros por el comunismo, seremos como el Che» [...] Solo podía rendirme y renunciar a lo que mi madre me había enseñado o resistir. Era un camino de solo dos vías así que aposté por quien me trajo la vida y hasta el día de hoy no me arrepiento<sup>1</sup>.

Né à Cuba dans les années qui suivent la Révolution cubaine de 1959, qui a instauré le régime communiste dirigé par Fidel Castro, on voit à travers ce passage que Pedro Ramirez a grandi dans un contexte où la société cubaine était marquée par une forte idéologie communiste et une répression politique contre toute forme d'opposition au régime. Le rêve révolutionnaire d'une société égalitaire a été rapidement confronté aux limitations des libertés individuelles et à un contrôle totalitaire exercé par le gouvernement. Dans ce contexte, Pedro Ramirez a vécu de près les contradictions du régime communiste, exprimées dans la citation ci-dessus ; c'est-à-dire d'une part, une promesse de justice et d'égalité, et d'autre part, une répression politique intense avec des restrictions de la liberté d'expression, de la liberté de la presse et de la liberté d'opinion. On voit ici que le rêve de l'ailleurs de Pedro Ramirez existe depuis sa tendre jeunesse. Il est alimenté par une forte insatisfaction face à la situation politique de Cuba, et la migration vers les Etats-Unis d'Amérique, un lieu où la vie semble plus douce et où les possibilités économiques et sociales sont infinies, est perçue comme un moyen d'échapper à ce régime communiste qui limite les opportunités :

Abandonar el país fue siempre una intención subrayada en mi lista de prioridades y un día, no hace mucho, decidí intentarlo por la vía ilegal. Todo comenzó con una conversación telefónica de larga distancia entre el centro y el occidente.... Después de los saludos habituales y de enterarse del estado de los chicos de ambos lados y del resto de la familia una conversación sobre un tema que siempre consigue monopolizar la atención de cualquier cubano y si este siempre ha querido salir de esta prisión sin muros

<sup>1</sup> RAMIREZ GONZALEZ, 2017, pp. 9-10.

pues más razón (...) Suficiente. Ya el asunto tenía mi atención. Irme de esta mierda del país fue mi intención desde que tengo uso de razón pero nunca tuve posibilidades reales. Lo más cerca fue cuando me concedieron una entrevista en la sección de intereses de los Estados unidos<sup>2</sup>.

Le regard de Pedro Ramírez sur le régime communiste cubain est celui d'un désenchantement profond et d'une critique acerbe. Il présente le régime comme un système où les idées de liberté, d'égalité et de justice sociale sont mises en mal par des restrictions politiques et des pressions idéologiques. A travers son rêve d'exil, Pedro Ramirez, le narrateur de ce roman, expose l'asphyxie individuelle vécue par les nombreux cubains, qui sont contraints de chercher leur bonheur ailleurs, loin de la répression qui les étouffe. Le rêve de l'ailleurs représente le désir de fuir la réalité difficile du pays. Cela symbolise une quête de liberté et d'opportunités que beaucoup de cubains, notamment les jeunes, cherchent à travers des moyens illégaux pour quitter l'île. Le fait que ce rêve soit associé à une sortie illégale fait écho à la frustration et à la colère de ceux qui se sentent piégés dans un système qui ne répond plus à leurs attentes, notamment en matière de justice sociale et d'égalité raciale, des valeurs centrales de la Révolution.

Cette Révolution qui avait promis de corriger les inégalités sociales et raciales et de créer une société plus juste, se trouve remise en question par la situation de la crise dans les années 1990<sup>3</sup>. La montée de l'émigration illégale et l'aspiration à quitter l'île révèlent que de nombreux cubains ne voient plus la Révolution comme un moyen de réaliser leurs rêves de justice sociale. Au contraire, l'ailleurs, c'est-à-dire les Etats-Unis, devient un symbole d'espoir, un espace où ces idéaux sont perçus comme accessibles. Ainsi, le rêve de l'ailleurs dans le roman peut être considéré comme une critique de la Révolution cubaine, qui n'a pas réussi à répondre aux besoins et aux aspirations de sa population, laissant un grand nombre d'individus chercher des solutions ailleurs, loin du pays et de ses promesses. Le regard du narrateur sur l'immigration clandestine est critique. Il dénonce une situation où de nombreux cubains sont poussés à risquer leur vie pour quitter l'île dans les conditions périlleuses, souvent à bord des embarcations de fortune. La fuite vers les Etats-Unis à bord des embarcations de fortune devient un acte de survie, une manière d'aller à la quête d'une vie meilleure, loin de la déception du régime communiste cubain, comme le suggère le narrateur:

Se trataba de construir un vehículo que puede proporciamos un cambio de vida radical, que nos transportaría directo a la libertad, lejos de cadenas que el comunismo pone sobre nuestros cuerpos y espíritus. Pero no solo eso, también se trataba de una labor extramadamente peligrosa debido al objetivo implícito y a las materias primas empleadas. El castigo por construir estas embarcações depende directamente de la procedencia de los insumos necesarios para ello incluyendo el motor y combustible y si entendemos que en Cuba no existe un comercio donde se pueda adquirir legalmente ninguno de estos productos entonces es fácil deducir que esta es una faena enteramente delictiva desde el punto de vista de la mal llamada Legalidad Socialista<sup>4</sup>.

Ici, l'auteur illustre davantage les luttes, les aspirations et la quête des migrants cubains pour un avenir meilleur qui cherchent à fuir à tout prix la répression politique, les

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> Ces années ont été marquées par ce qu'on a appelé « Periodo especial en tiempo de paz », désignant la grave crise économique que Cuba a traversée à cette époque, suite à l'effondrement de l'Union soviétique, son partenaire commercial. Les conséquences ont été les pénuries extrêmes de nourriture, les coupures d'électricité, les transports arrêtés, apparition du marché noir et de nouvelles inégalités y compris une forte augmentation de l'émigration clandestine en direction des Etats-Unis sur les radeaux improvisés.

<sup>4</sup> RAMIREZ GONZALEZ, 2017, p. 62.

difficultés économiques et les limitations sociales sur l'île. Leur rêve de l'ailleurs symbolisé par le voyage vers les terres les plus accueillantes (Etats-Unis) représente un espoir intense de liberté et de prospérité. Ces migrants sont décrits ou dépeints dans le roman comme des individus qui, malgré les dangers et les épreuves, sont prêts à tout risquer pour atteindre ce rêve de l'ailleurs. Il leur attribue également une humanité profonde en explorant leurs émotions, leurs motivations et les conflits intérieurs qui surgissent au fur et à mesure de leur périple. Ces migrants peuvent être considérés à cet égard comme des symboles de la résistance contre le régime cubain et les victimes des circonstances sociopolitiques et surtout politiques qui les poussent à quitter le pays. Ainsi, ce rêve n'est pas simplement une quête de confort matériel, mais aussi un désir d'émancipation politique et sociale. Cette quête d'une vie meilleure trouve aussi un écho dans *Le ventre de l'Atlantique*, roman de Fatou Diome.

### I-2. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*

Salie, la narratrice, met l'accent sur les rêves des jeunes sénégalais qui veulent migrer en Europe, notamment en France, pour échapper à la pauvreté et à la stagnation sociale. Le rêve d'une vie meilleure se nourrit de la fascination pour la France, considérée par ces jeunes migrants comme le «paradis économique et social», et donc comme une terre de réussite professionnelle et d'accomplissement personnel, loin des difficultés socio-économiques du Sénégal. Plusieurs raisons, dans le roman, justifient cette fascination pour l'Europe. Parmi celles-ci, figurent la pauvreté et la misère que côtoient chaque jour ces candidats à l'émigration: «On veut aller en France (...) On pourra toujours trouver travail et ramener une petite fortune »<sup>5</sup>. Selon Xavier Garnier, cette volonté de départ tient lieu du fait que le «le quotidien très difficile est déréalisé par l'obsession de l'ailleurs». Ce rêve de l'ailleurs est lié à l'attractivité de la France en tant que pays pouvant offrir des opportunités de succès et de richesse par le biais du travail. De ce point de vue, pour les candidats au départ, «...il n'y avait plus de mystère, la France, ils se devaient d'y aller» non seulement pour la quête d'une vie meilleure pour eux-mêmes mais également pour subvenir aux besoins de leur famille:

[...] La plupart de ces garçons ne reçoivent que des bouches à nourrir en guise d'héritage. Malgré leur jeune âge, beaucoup sont déjà à la tête de familles nombreuses et on attend d'eux ce que leurs pères n'ont pas réussi : sortir les leur de la pauvreté. Ils sont harcelés par les responsabilités qui les dépassent et les poussent vers les solutions les plus désespérées<sup>6</sup>.

Dans cet extrait du roman, la narratrice décrit avec réalisme et empathie la situation difficile dans laquelle se trouvent les jeunes Sénégalais. Face à un avenir incertain, à des responsabilités écrasantes et à des attentes sociales impossibles à satisfaire, ces jeunes sont poussés vers le rêve de l'ailleurs, en l'occurrence la France, perçue comme une terre d'opportunités. Ces jeunes migrent non seulement pour améliorer leur propre situation, mais aussi pour honorer les attentes sociales et familiales qui pèsent sur eux. Ils sont considérés comme les nouveaux chefs de familles, les piliers économiques sur lesquels repose l'espoir d'une qualité de vie. Le rêve de partir pour l'Europe est perçu comme une solution à un problème structurel, celui de la pauvreté persistante, de l'absence d'opportunités et des attentes sociales élevées. Dans le roman, le cas du personnage Moussa qui s'envole pour la France où il espère trouver une vie meilleure afin de subvenir aux besoins de sa famille, est édifiant à cet égard:

<sup>5</sup>DIOME, 2003, p. 93.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 68.

Seul enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse, Moussa en avait assez de contempler la misère des siens. Depuis qu'il avait quitté le lycée, faute de moyens, l'avenir lui paraissait comme une ravine, l'emportant vers un trou noir, car il ne voyait pas quoi mettre à la place du bureau climatisé de fonctionnaire qu'il avait tant rêvé<sup>7</sup>.

Cette citation suggère que Moussa, face à un avenir aussi désespéré et limité, voit la migration, notamment vers la France, comme la seule option viable. Le rêve de la France incarne, pour lui, une terre de possibilités infinies, un lieu où il pourrait avoir une nouvelle chance, loin de la pauvreté et des restrictions sociales imposées par son pays natal. La France devient un lieu où tous les rêves sont réalisables, en particulier pour un jeune comme lui, qui ne voit plus d'avenir dans son propre pays. Cet extrait montre également comment la pauvreté, les responsabilités familiales face à un avenir limité le poussent à rêver d'un ailleurs, en particulier de la France, vue comme une terre de promesses et de possibilités infinies, où les jeunes comme Moussa espèrent non seulement s'émanciper socialement mais aussi financer leurs familles restées au pays. Le rêve de la France est non seulement l'espoir d'un futur où les responsabilités familiales ne seraient plus un fardeau, mais un moyen d'atteindre une prospérité matérielle. Ce rêve est aussi une réponse à la frustration d'un avenir sans perspective et à l'incapacité de réaliser des ambitions dans son propre pays. Cependant, ce rêve est, par ailleurs, une illusion qui, dans le roman, se confronte à la dure réalité de la migration. L'illusion de la France comme solution universelle se révèle plus compliquée pour les migrants une fois arrivés sur place, car confrontés d'adaptation et à une réalité moins glamour que celle qu'ils avaient imaginé. Salie, la narratrice l'exprime en ces termes: «Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent, il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit. Avoir un coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l'Occident, il perdrat la cible de ses invectives »<sup>8</sup>.

Les récits de ceux qui ont migré, comme ceux de l'homme de Barbès et de Wagane Yaltigué jouent également un rôle majeur dans l'alimentation du rêve de l'ailleurs, créant des illusions de réussite et de liberté chez les jeunes Sénégalais. Ces récits participent à la construction d'un imaginaire collectif qui nourrit l'espoir et l'aspiration à une vie meilleure en Europe, malgré les réalités complexes de la migration. L'homme de Barbès présente par exemple la France comme un Paradis où l'agent, le succès, et une vie meilleure sont à portée de main.

Ah! La vie, là-bas! Une vraie vie de pacha! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec électricité et eau courante. Ce n'est pas comme chez nous, où quatre générations cohabitent sous le même toit. Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit des chaînes du monde entier ; son frigo et son congélateur chargés de bonne nourriture<sup>9</sup>.

Ces propos reflètent le rôle des récits de retour dans l'alimentation du rêve migratoire. Les personnes ayant migré, comme l'homme de Barbès ou d'autres dans le roman, jouent un rôle central dans la construction de ce rêve. Leur témoignage, souvent romancé, constitue une source d'inspiration et un modèle à suivre pour les jeunes comme Madické. Ces récits véhiculent l'idée que tout est possible en Europe, que l'on peut changer de statut social, avoir une vie meilleure, et sortir de la pauvreté. On voit ici que

<sup>7</sup> DIOME, p. 95.

<sup>8</sup> DIOME, 2003, p. 44.

<sup>9</sup>Ibidem, p. 84.

les migrants reviennent avec les récits embellis de la vie à l'étranger, où tout semble facile : «appartements luxueux», «voitures», «télévision avec des chaînes du monde entier», et une «alimentation abondante» grâce à un «frigo» et un «congélateur» bien remplis. L'homme de Barbès met en évidence un idéalisme qui contraste avec la vie au Sénégal, où les familles vivent dans les conditions précaires. Cette vie idéalisée de la vie en Europe est un facteur catalyseur qui alimente les envies de partir de ces jeunes sénégalais, nourrissant ainsi leur rêve de l'ailleurs. Le désir manifeste et ardent du personnage de Madické de quitter son île natale Niodor, au Sénégal, vient de cette image paradisiaque que celui - ci se fait de la France à partir des récits des migrants de retour au pays, comme le laisse entendre la narratrice Salie:

Une seule pensée inondait son cerveau: partir, loin; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux. Partir, sans se retourner. On ne se retourne pas quand on marche sur la corde du rêve. Aller voir cette herbe qu'on dit tellement plus verte là où s'arrêtent les dernières gouttes de l'Atlantique, là-bas, là où les mairies paient les ramasseurs de crottes de chiens, là où même ceux qui ne travaillent pas perçoivent un salaire. Partir donc, là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires à leur nom, et les bébés des plans de carrière<sup>10</sup>.

Ce récit de l'homme de Barbès comme tant d'autres dans le roman, nourrit considérablement le rêve de l'ailleurs de Madické. Loin de susciter un doute ou une réflexion critique, les témoignages de l'homme de Barbès viennent conforter ses aspirations. Pour lui, la France se donne à voir comme la solution à ses problèmes : la misère, l'absence de perspectives. Le confort décrit par l'homme de Barbès est irrésistible, qui vit dans une île Niodor au Sénégal, marquée par la pauvreté. L'homme de Barbès représente pour lui l'image de la réussite sociale et matérielle. Ces récits le convainquent que l'Europe, la France plus particulièrement est la terre promise, un lieu de réalisation personnelle et d'échappatoire à la pauvreté.

Ainsi, que ce soit dans *Salida ilegal* ou *Le Ventre de l'Atlantique*, le rêve de l'ailleurs est moins une réalité tangible qu'une construction imaginaire, chargée d'espoirs et de frustrations. Il révèle l'ampleur des désirs d'émancipation dans des sociétés caribéennes (Cuba) et africaines (Sénégal) marquées par l'oppression ou l'échec économique, mais prépare aussi le terrain à la désillusion brutale qui attend les personnages dans leur confrontation avec le réel; c'est-à-dire les personnages de deux romans se heurtent à des réalités décevantes où l'Europe et les Etats-Unis ne se donnent pas à voir comme des terres de prospérité pour tout le monde.

## II-UNE CONFRONTATION BRUTALE A LA REALITE: LE REVE BRISE

### II-1. Dans *Le ventre de l'Atlantique*

Dans ce roman, les jeunes migrants sénégalais découvrent que l'Europe n'est pas le paradis qu'ils espéraient. Ils sont confrontés à des conditions de vie difficiles, des discriminations raciales. Le personnage Moussa est le symbole de cette désillusion. Parti en France avec plein de rêve et d'espoir pour faire carrière dans le football, Moussa imagine ce pays, ainsi que nous l'avons vu plus haut, comme un lieu où la réussite est à portée de main et où il pourra s'épanouir loin de difficultés économiques et sociales de son pays d'origine., le Sénégal. Cependant, la réalité de l'immigration, c'est-à-dire du rêve de l'ailleurs s'avère bien différente de ses attentes. Il se retrouve confronté à une Europe où les portes sont verrouillées pour les immigrants d'origine africaine. Dans son

<sup>10</sup>DIOME, 2003, p. 165.

parcours, Moussa est par exemple victime, dans son club de football, des barrières invisibles telles que le racisme et l'exclusion de la part de ses coéquipiers, faute de ses mauvaises performances sur le terrain:

-Hé! negro! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi? Allez! passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco!

Aux vestiaires, il y en avait toujours un pour le ridiculiser devant les autres:

Alors? Tu ne sais pas faire une passe? T'inquiète, on t'apprendra, on te fera visiter le Bois de Boulogne la nuit, tu seras invisible mais tu pourras tout voir<sup>11</sup>.

Ces propos sont moqueurs et racistes à l'égard de Moussa. Ses coéquipiers le traitent d'une manière dégradante et cela met en évidence une forme de racisme ordinaire. L'usage de l'interjection «Hé negro!» ainsi que les moqueries sur ses compétences en football reflètent un rejet lié, à son origine, à sa couleur de peau. Ces insultes et dénigrements peuvent être considérées comme une manifestation de la manière dont certains individus perçoivent les immigrés, en les réduisant à réduisant à des stéréotypes raciaux. Ces propos illustrent aussi la désillusion de Moussa face à la France. Bien qu'il soit en France, pays qu'il considère comme une terre d'opportunités et donc de réussite sociale et économique, la réalité qu'il y rencontre et qu'il vit et marquée la marginalisation et le rejet. Il se heurte à un monde qui ne l'accepte pas pleinement, où ses rêves de réussite se trouvent constamment entravés par des obstacles sociaux et raciaux.

Le Bois de Boulogne, lieu de débauche souvent évoqué dans le contexte des fantasmes sur les étrangers, semble ici être le symbole de l'inaccessibilité de l'intégration pour Moussa. Le rêve d'une vie meilleure en France se donne à voir comme un mirage cruel, dans lequel Moussa se sent invisible et ignoré; ce qui met en évidence l'écart entre le rêve et la réalité. La France qui semblait être une terre de promesse à tout point de vue, devient un «paradis cauchemardesque» pour Moussa dans la mesure où il lui offre une existence marquée par la frustration, la «violence symbolique» et l'impossibilité d'accéder pleinement à une vie épanouie. Ce phénomène se perçoit beaucoup plus lorsqu'il est exclu du centre de formation de football et va, sans titre de séjour, sous l'instigation de son agent Jean Charles Le Sauveur, travailler à bord d'un bateau pour lui rembourser ses frais:

Ecoute champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses vraiment pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent mille balles. Il faudra que tu bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse : mon fric, tes papiers, tout, quoi. Mais là, tu n'as ni club, ni autre salaire, le renouvellement de la carte de séjour, il ne faut même pas y songer. J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. On ne lui demandera pas beaucoup. Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me rembourser, tu pourras économiser de quoi<sup>12</sup>

L'exclusion de Moussa du Centre de formation et son travail à bord d'un bateau de l'ami de son ex agent sont des éléments essentiels pour comprendre la profonde désillusion qu'il ressent face à la France, pays qu'il avait autrefois idéalisé comme un lieu où les rêves deviennent des réalités. Toutefois, ces événements renforcent l'idée que, malgré ses rêves d'une vie meilleure, Moussa se heurte à des obstacles sociaux et raciaux qui l'empêchent d'atteindre ses objectifs. Le travail à bord du bateau, qui devrait être pour lui une forme de nouvelle «réinsertion», est en réalité une exploitation. Moussa se

<sup>11</sup>DIOME, 2003, pp. 99-100.

<sup>12</sup> DIOME, 2003.

retrouve en effet enfermé dans un cycle de précarité, contraint de travailler sans réelle perspective d'amélioration de son sort jusqu'à ce qu'intervienne son arrestation par la police lors d'une escale au port de Marseille, suivie de son expulsion vers le Sénégal:

Lorsque, des mois plus tard, titillé par la curiosité, il profita d'une escale à Marseille pour aller voir de plus près ce qu'il y avait en France en dehors des pelouses de stade et de fonds de cale, les cloches de la vieille ville sonnèrent ses épousailles avec Fata Morgana, le glas de ses rêves. Il ne le savait pas encore, mais chacun de ses pas le rapprochait du lieu de la crémation de ses aspirations [...] Il ne remarqua qu'au dernier moment ce comité d'accueil, qui l'avait repéré à son air ébloui et le suivait depuis quelques dizaines de mètres.

- Tes papiers!

Il se retourna, surpris par l'ordre, et vit un képi qui ombrageait des sourcils fournis et deux miniature d'océan.

-J'ai dit tes papiers, negro !

-Ils sont chez le patron, dit-il, confiant [...]

Moussa, escorté par ses guides en bleu, entama son tourisme administratif sur le territoire français

-Tiens, voilà ton invitation!

C'était une IQF, une invitation à quitter la France. Soixante-douze heures plus tard, un avion le vomit sur le tarmac de l'aéroport de Dakar<sup>13</sup>.

L'arrestation de Moussa par la police et son expulsion vers le Sénégal en raison de l'absence de son titre de séjour représente un coup final de la désillusion. Ce qui semblait être une chance de réussir en France se transforme en un échec retentissant. Non seulement, il est privé de droit de travailler et de rester, mais il est aussi renvoyé à son point de départ, s'est-il- dire à son lieu d'origine, dans une situation de rejet et d'humiliation. Cette expulsion est le symbole ultime de la manière dont la France, loin d'être une terre d'accueil et d'opportunités, se transforme en un terrain d'exclusion et de fermeture pour les immigrés. Finalement, l'ensemble du parcours de Moussa, de son rêve de réussir à ses multiples échecs, reflète une désillusion profonde face à la France. Le pays rêvé, porteur de promesse, apparaît à travers son expérience comme un mirage cruel. La réalité qu'il vit, marquée par l'injustice, le rejet de l'exploitation, fait écho à l'idée que le rêve de l'ailleurs est souvent cruel et que pour beaucoup d'immigrés, la France, loin de tenir ses promesses, apparaît comme un lieu de souffrance et de déception. Le personnage Moussa incarne cette attente déçue, celle des jeunes africains qui en cherchant à fuir la pauvreté, se retrouvent dans les situations précaires, souvent dans les emplois subalternes et mal rémunérés, où ils sont exploités à souhait puisque « travaillant parfois au noir».

De ce point de vue, Moussa est aussi un exemple qui montre que le rêve d'une vie enchantée en France peut devenir un cauchemar pour ceux qui sont perçus comme «étrangers» ou «immigrants», malgré leurs aspirations. Le bilan que fait ironiquement l'auteur à son sujet de son séjour en France alors qu'il regagne son pays natal est accablant : «Ainsi, était-il rentré, laissant dans sa cellule ses rêves d'embourgeoisement, enrichi seulement d'une force de méditation, d'un amour fou pour les araignées et d'une image de la France jamais vue sur les cartes postales»<sup>14</sup>. L'effondrement son rêve est tellement violent que de retour au pays, il est rejeté par les siens pour n'avoir pas réussi en France : «Presque tout le monde le méprisait. Même l'idiot du village s'octroyait le droit de le tancer»<sup>15</sup>. Ainsi, ne pouvant supporter toutes ces moqueries, il se suicide:

<sup>13</sup> DIOME, pp. 106-108.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 109.

<sup>15</sup> *Idem*.

La pirogue accosta. La brise soufflait sur les pieds des vivants. Silencieux, deux pêcheurs débarquèrent leur cargaison. Les jeunes footballeurs s'approchèrent. Sur le Wharf, un homme était allongé, les bras vigoureux ; vu de loin, il ressemblait à un baigneur au repos. Seuls ses habits entrouverts révélaient qu'il n'avait pas choisi d'être là, encore moins dans cette posture. Non loin du village, juste à l'endroit où l'île trempe sa langue dans la mer, les pêcheurs avaient pris dans leurs filets le corps inerte de Moussa<sup>16</sup>.

Le suicide du personnage de Moussa peut être perçu comme l'expression ultime de la désillusion face au rêve de l'ailleurs. Ce rêve vu comme une porte vers un avenir meilleur, s'avère cruel et inatteignable pour lui. L'échec de son expérience migratoire et son retour au Sénégal sans perspective d'avenir montrent que le rêve de l'ailleurs n'est toujours pas promoteur, mais peut au contraire engendrer de la souffrance, de la déception et un sentiment de vide existentiel, voire la mort. Moussa, par sa mort à son retour au Sénégal, incarne ainsi le prix élevé de l'immigration pour ceux qui, malgré leurs efforts, ne parviennent pas à réaliser leur rêve et sont écrasés par la dureté de la vie.

Comme Moussa, Salie incarne une forme de désillusion, mais celle de l'immigrée qui a vécu un rêve européen mais qui se rend compte qu'il est moins bien glorieux qu'elle n'avait imaginé. Installée en France, elle a pris conscience de la réalité du rêve de l'ailleurs qui n'est pas forcément synonyme de richesse, de bonheur mais de solitude, de marginalisation et de déception:

En Europe, je marche dans le long tunnel de la performance qui conduit à des objectifs bien définis. Ici, point de hasard, chaque pas mène vers un résultat escompté ; l'espoir se mesure au degré de combativité... Alors dans le gris ou sous un soleil inattendu, j'avance sous le ciel d'Europe en comptant mes pas et les petits mètres de rêve franchis. Mais combien de kilomètres, de journées de labeur, de nuits d'insomnie me séparent encore d'une hypothétique réussite qui, pourtant, va tellement de soi pour les miens<sup>17</sup>.

Salie exprime, à travers ses propos, une réflexion poignante sur les réalités de l'immigration et les désillusions liées à l'idée de l'Europe comme terre d'opportunités. Dans cette citation, Salie se place dans une posture où l'effort constant, mesuré et rigide, semble être la seule voie vers un hypothétique succès. L'image du «long tunnel de la performance» évoque une expérience de vie marquée par une pression incessante pour réussir, dans un système où chaque action est déterminée et orientée vers un but précis, sans place pour l'incertitude ou le hasard. L'idée de marcher dans le «long tunnel de la performance» montre que, pour elle la vie en Europe est une quête continue où chaque pas doit avoir un sens et aboutir à un résultat concret. Il y a une sensation de pression constante et de lutte pour atteindre des objectifs très définis. La promesse de réussite immédiate se transforme en un parcours semé d'embûches où l'effort ne garantit pas le succès. Le rêve d'une vie meilleure en Europe est ainsi mis à l'épreuve par la dureté de la réalité. En affirmant que «l'espérance se mesure au degré de combativité», Salie laisse entendre que la lutte personnelle et l'engagement dans un contexte où l'on est constamment confronté à des obstacles, sont nécessaires pour réussir dans la vie. Cet exemple suggère aussi que le rêve de la France, qui était au départ une promesse d'avenir radieux, est devenu une réalité de travail incessant, sans garantie. Il y a une frustration sous-jacente d'autant plus que l'hypothétique réussite reste quelque chose de lointain, presque une illusion.

<sup>16</sup> DIOME, 2003, pp. 113-114.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 14.

C'est pourquoi, le regard qu'elle porte sur les jeunes qui émigrent tels que Moussa et ceux qui sont prêts à le faire également comme Madické, son petit frère, est teinté de mélancolie et de réflexion : «Jusque-là, j'avais réussi à l'empêcher de se ruiner, à l'instar de ses amis, chez les marabouts qui spéculaient sur leurs rêves innocents : « Mais cette fois, dit Salie, il s'était décidé, il ferait tout pour aller en Europe, rencontrer son idole, son double, et faire comme lui »<sup>18</sup>. En dépit de cette détermination, elle s'efforce toujours de le dissuader, non seulement parce qu'elle veut l'empêcher de réussir, mais parce qu'elle veut qu'il soit conscient des coûts réels de ce rêve et de l'incertitude qui l'entoure: «Je profitais de chaque coup de fil pour tenter de le dissuader. Agacé par mes réflexions répétitives, Madické, qui semblait couver une colère, finit par vider son sac [...] L'émigration était sa pâte à modeler avec laquelle il comptait façonne son avenir, son existence toute entière»<sup>19</sup>. En fait, Salie ayant déjà expérimenté la vie en Europe, connaît les difficultés auxquelles elle fait face: l'isolement, la précarité, la pression constante, l'épuisement lié à la performance, et surtout la distance par rapport à la famille. Elle sait que l'Europe, loin de cette terre promise d'opportunités, est un lieu de luttes incessantes et d'incertitudes. Son opposition à son départ en France est donc une forme de protection, une volonté de préserver son innocence, et de l'épargner du désenchantement qu'elle a elle-même vécu en venant en Europe. A partir de cette dissuasion, Salie fait aussi part de sa propre désillusion vis-à-vis de l'immigration. Elle sait que la vie en France ne garantit pas nécessairement une meilleure qualité de vie, comme le pensent souvent ceux qui restent au pays. C'est un contraste entre l'image idéalisée de l'Europe et la réalité vécue par les migrants. La vie en France est marquée, selon elle, par une violence sociale et économique, ce qui l'amène à dissuader son frère de ne pas se lancer dans une telle aventure. Ce phénomène de rêve de l'ailleurs déconstruit par Fatou Diome est aussi manifeste dans le roman *Salida ilegal* mais à travers des personnages massifs aux parcours différents, dont le narrateur est leur porte-voix.

## II-2. Dans *Salida ilegal*

Dans le roman *Salida ilegal* de Pedro Ramirez Gonzalez, la désillusion du rêve de l'ailleurs se manifeste aussi à travers le parcours des personnages de jeunes cubains en quête d'une vie meilleure. En effet, comme nous l'avons indiqué plus haut, ces jeunes cubains aspirent à fuir les réalités politiques, voire socio-économiques cubaines qu'ils perçoivent comme désespérées et oppressantes. L'ailleurs représente pour eux une promesse de liberté, de prospérité et de bonheur. Mais le parcours pour la quête de cet ailleurs est semé d'embûches. Ces jeunes migrants font face à des conditions périlleuses lors de la traversée à bord des embarcations de fortune détroit de Floride, une portion de l'océan Atlantique située entre la côte nord de Cuba et la côte sud de la Floride. Ces conditions de voyage périlleuses traduisent déjà même avant l'échec final, une forme de désillusion progressive. La traversée, loin d'être une aventure héroïque ou exaltante se donne à lire dans le roman comme un chemin de souffrance, d'angoisse et de confrontation avec la réalité. Le narrateur, qui lui-même fait partie du voyage, le souligne à travers le passage suivant:

Salir de aquel laberinto de túneles plagado de mosquitos costó algunos minutos a mi experimentado conductor hasta que puede ver en la distancia la enorme extensión de deslumbrante azul de la bahía. El estrecho y putrefacto estero fue abriéndose gradualmente hasta convertirse en una larga lengua de agua que recorrimos lo más cerca posible de la orilla a nuestra izquierda con el objeto de hacernos lo menos visibles

<sup>18</sup> DIOME, 2003, p. 139.

<sup>19</sup> *Ibidem*, pp. 159-166.

possible de los puestos de vigilancia de la base enclavada en la bahía o de la mirada indiscreta de los pescadores<sup>20</sup>.

Ce constat que fait le narrateur est riche d'enseignements sur la désillusion précoce des jeunes migrants cubains bien avant même d'atteindre les Etats-Unis. Il nous plonge dans les moments du départ, qui devrait symboliser l'espoir, l'élan vers une vie meilleure. Toutefois, la scène marquée par l'angoisse, la peur, la clandestinité, met déjà en exergue la décomposition du rêve car au lieu d'un départ libérateur, on remarque que c'est une descente aux enfers, dans un espace étouffant et risqué. Les expressions «laberinto de túneles», «plagado de mosquitos» «estrecho y putrefacto estero», traduisent un univers oppressant, sale et hostile, loin de l'image glorieuse d'un départ vers la liberté, synonyme d'émancipation et de félicité. Même si l'objectif reste d'atteindre les Etats-Unis, ces jeunes migrants ont conscience déjà, qu'en traversant le «labyrinthe», ils ne sont les héros d'un récit d'aventure, mais des survivants potentiels d'une traversée ou d'un voyage à haut risque. La perception «la enorme extensión del deslumbrante azul de la bahía» crée un contraste amer. En effet, la beauté apparente de l'horizon ne suffit pas à effacer la tension de la scène. Cela semble même souligner l'ironie tragique, à savoir ce qui semble beau est en fait dangereux et trompeur. Tout ceci montre un début du voyage sans gloire car, le fait que, même le conducteur mette du temps à trouver la sortie du labyrinthe suggère une forme d'improvisation et d'amateurisme de la part de ces jeunes migrants cubains. Il semble que ces jeunes ont bâti leur rêve sur du fragile, du précaire. Leur plan est aléatoire, risqué et dépend d'éléments qu'ils ne contrôlent pas.

Au final, ce passage illustre le fait que la désillusion de ces jeunes migrants ne commence pas à l'arrivée mais dès le départ. Ces derniers sont animés d'une conscience de la dangerosité de leur entreprise. Ils avancent dans le noir, symboliquement, guidés par l'instinct de survie plus que par la fois à une vie meilleure. Le malaise du décor, la peur, l'angoisse, la clandestinité sont autant d'indices d'un rêve déjà fissuré avant même d'être confronté à l'échec final comme on le verra un peu plus loin. Mais cette fissure se perçoit dans chaque étape du voyage ou de la traversée. Alors qu'ils sont en pleine navigation dans le détroit de Floride, direction les Etats-Unis, il se produit des événements malencontreux. Le narrateur raconte:

Por delante de ellos y bajo la cubierta de proa se había establecido el puesto médico atendido por la única mujer de a bordo quien con la dedicación y fuerza que caracteriza a las cubanas atendía a Alexey mi cuñado y a Gilberto quienes después de vomitar hasta la bilis no tenían fuerza ni para sentarse y cuando lo hacían era solopara reiniciar con otra tanda de arqueos y vacíos vómitos [...] Sobre las 10.30 de la mañana un hiriente y regular sonido metálico alertó de que estaba ocurriendo una la indebida fricción entre el eje de la hélice y la etapa metálica enroscada al extremo de la bocina superior. El motor fue apagado de inmediato y mientras se desenroscó la tuerca, se anadió mas relleno con grasa para eliminar la oscilación, se colocó y enroscó de nuevo la tuerca transcurriendo unos veinte minutos en los que, en sin ninguna propulsión, la embarcación quedó totalmente al paro sbiendo y bajando al ritmo acomposado de las regulares olas provocándome unas arqueadas incontenibles<sup>21</sup>.

Ce passage montre davantage la désillusion des migrants cubains en partance pour les Etats-Unis. Cette désillusion se manifeste de façon brutale à travers la description crue de la traversée. Le rêve d'un ailleurs meilleur cède la place à une réalité marquée par la souffrance physique, la peur et la précarité. La scène, centrée sur les vomissements

<sup>20</sup> RAMIREZ GONZALEZ, 2017, p. 64.

<sup>21</sup> RAMIREZ GONZALEZ, 2017, pp. 117-118.

incontrôlables de deux migrants épuisés et sur la panne mécanique de l'embarcation de fortune, met à nu l'extrême vulnérabilité de ces hommes face à l'immensité de la mer et à l'instabilité de leurs moyens de transport. Cette embarcation, censée les conduire vers la liberté, devient un piège flottant. Ce moment d'immobilisation et de dérive symbolise de notre point de vue la suspension du rêve migratoire car plus rien n'est sous contrôle, ni les corps ni le voyage. Ainsi, à travers cette scène Pedro Ramirez Gonzalez met en lumière la fracture entre l'espoir d'un avenir meilleur et la dure réalité pour y parvenir, illustrant que, à chaque étape du voyage, le rêve de l'ailleurs se fissure, confrontant les migrants à une réalité bien éloignée de leurs espérances.

En dépit de tout, ces jeunes migrants parviennent à atteindre les côtes américaines mais hantés par la peur de réaliser leurs rêves, à cause de leur inexpérience dans le domaine de la navigation: «*Lamentablemente, perdidos en nuestra ignorancia naval y aturdidos por el alucinante optimismo que nos generaba el simple hecho de estar tan cerca de realizar nuestro sueño seguimos adelante, lo cual marcó el principio fin para nuestras aspiraciones*». Ceci est d'autant plus vrai que leur embarcation de fortune, une fois proche des côtes américaines, est arraisonnée par les garde-côtes américains, ce qui met brutalement fin à leur tentative d'émigrer aux Etats-Unis. Ce moment marque le point culminant de leur désillusion, car ils réalisent que, malgré tous les risques pris notamment en affrontant l'Océan avec une embarcation précaire- leur rêve d'une vie meilleure est brisée par la réalité des politiques migratoires. Le narrateur exprime son désarroi et celui de tous les migrants face à cette situation:

Una vez más los humildes fuimos víctimas indefensas de los poderosos. Cansados de vivir de extrema explotación y sometidos hasta en nuestros pensamientos por el gobierno comunista cubano nos gastamos hasta el último centavo en fabricar una embarcación y corrimos, llenos de esperanza, todos los riesgos que esto conlleva para que ahora los cabrones americanos nos interceptan y sin importarles para nada todo el sacrificio implicado nos devuelvan a nuestros amos. Con tal naturalidad como si de ganado se tratase. A bordo cruzamos miradas de desánimo e indignación, el desaliento se apoderó de cada uno con la velocidad y el efecto de un gas letal. Era el fin, se terminó, tanto esfuerzo y tiempo invertido en vano, perdido<sup>22</sup>.

Cette citation extraite du roman *Salida ilegal* comme dans bien d'autres, nous plonge dans une réalité tragique : celle de migrants cubains qui, après avoir tout sacrifié pour fuir l'oppression, voient leur rêve brisé par ceux-là mêmes (américains) qu'ils considéraient comme leurs sauveurs. Leur arrestation par les garde-côtes américains devient le symbole d'un échec total, d'une Amérique qui, au lieu de tendre la main, ferme ses frontières. À travers cette scène intense, Pedro Ramirez González dénonce non seulement l'oppression du régime cubain, mais aussi l'indifférence cruelle des politiques migratoires américaine. Le rêve américain de ces migrants cubains se transforme en cauchemar : «era el fin». Tout ce qui a été investi- le temps, l'argent, l'espoir- est perçu comme perdu : «tanto esfuerzo y tiempo invertido en vano». En regard à cela, Pedro Ramirez nous rappelle que derrière chaque tentative d'exil se cache un rêve fragile facilement écrasé par les réalités géopolitiques. En regard à ce qui précède, il ressort que tout comme Fatou Diome dans *Le ventre de l'Atlantique*, Pedro Ramirez González présente une vision critique du rêve de l'ailleurs. Loin d'un espace de bonheur, l'Amérique devient un lieu de désenchantement. Le rêve migratoire, nourri par l'imaginaire collectif, s'effondre face à la dure réalité.

---

<sup>22</sup> RAMIREZ GONZALEZ, 2017, p. 127.

Ainsi, la désillusion est au cœur de l'expérience de la quête de l'ailleurs dans ces deux romans, c'est-à-dire *Salida ilegal* et *Le Ventre de l'Atlantique*. Pedro Ramírez González et Fatou Diome déconstruisent, chacun à travers son œuvre, le mythe de l'ailleurs salvateur et montrent que la migration est souvent une tragédie silencieuse, faite d'injustices, de souffrances et d'oubli de soi. Loin d'un nouveau départ, cette migration devient une épreuve de désenchantement car les pays rêvés comme des terres d'opportunité, notamment les Etats-Unis pour les Cubains et la France pour les Sénégalais, se transforment souvent en paradis fantasmés ou cauchemardesques.

## CONCLUSION

Les romans *Salida ilegal* et *Le Ventre de l'Atlantique* offrent une lecture critique du rêve de l'ailleurs. Ils montrent comment ce rêve, souvent fondé sur les illusions, se transforme en cauchemar. A travers des expériences différentes, les deux auteurs, Pedro Ramírez Gonzalez et Fatou Diome, dressent un bilan amer mais nécessaire, à savoir que l'Amérique et l'Europe ne sont pas toujours ces terres de promesses espérées. Le rêve de l'ailleurs est ainsi déconstruit dans les deux œuvres. La migration n'est plus une solution miracle, mais un parcours semé d'embûches, de souffrances et de renoncements. Le véritable chemin vers la liberté passe par la vérité et la prise de conscience. Fort de cela, il semble que les deux auteurs de ces romans appellent non seulement à une réflexion collective sur la migration, les politiques d'accueil, mais aussi aux discours qui glorifient l'étranger, l'ailleurs au détriment de soi.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Corpus

- DIOME, Fatou (2003). *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière.  
RAMÍREZ GONZÁLEZ, Pedro (2017). *Salida ilegal*, Sevilla, Edición Guantanamera.

### Articles consultés autour de l'immigration, migrations, émigration et exil

- GARNIER, Xavier (2004). «L'exil lettré de Fatou Diome», in Notre Librairie. Revue des littératures du Sud. No 155-156. Juillet –Décembre 2004  
KOUMBA, Gélase (2024). «La diaspora cubaine dans *Las Criadas de la Habana* (2003) de Pedro Perez Sarduy et *El año que viene estamos en Cuba* de Gustavo Perez Fimat: un état de la révolution cubaine et de la cubainité » in *Diasporas et mobilités:perspectives critique actuelles. Afrique, Amérique, Caraïbes, Europe, Asie*, pp 625-641, Alcalá de Henares, Editorial Universidad de Alcalá.

### Ouvrages généraux

- BEYALA, Calixthe (1992). *Le petit prince de Belleville*, Paris, Editions Albin Michel, 1992.  
OCHOA, Ernesto (2014). *Balseros*, Paris, Broché.  
ARENAS, Reinaldo (2011). *Antes que anochezca*, Paris, Broché.  
SAYAD, Abdelmalek (2014). *La double absence : Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Poche.  
SCHOENAERS, Christian (2011). *Ecriture et quête de soi chez Fatou Diome, Aïssatou Diamanka-Besland, Aminata Zaaria. Départ et dispersion identitaire*, Paris, l'Harmattan.